



Gérard Bessette

C'est à Sainte-Anne-de-Sabrevois (Iberville) que naît Gérard Bessette. Ses études classiques au Collège Saint-Ignace et à l'Externat classique Sainte-Croix, où il obtient un baccalauréat ès arts en 1941, le conduisent à l'Université de Montréal. Il y obtient une licence ès lettres en 1944, une maîtrise ès arts deux ans après, et un doctorat ès lettres en 1950. Jusqu'à sa retraite en 1979, il enseignera la littérature française et la littérature québécoise à l'Université de Saskatchewan, à l'Université Duquesne de Pittsburgh, au Collège militaire royal et à l'Université Queen's de Kingston. Auparavant, il publie plusieurs textes, tant en théâtre qu'en poésie. Se tournant vers le roman, l'auteur signe *Le Libraire* en 1960, et plusieurs autres romans par la suite. Critique littéraire, Bessette collabore à divers périodiques, tels *L'Action universitaire*, *Amérique française*, *Liberté* et *Voix et Images*. Plusieurs prix couronneront son œuvre.

Né en 1920

▲ Portrait : Gérard Bessette (Outremont, Fondation Lionel-Groulx).

Le Libraire — 1960

« Ces considérations ne m'intéressaient pas... »

Le Libraire est le journal d'un homme qui écrit « pour tuer le temps lorsque les tavernes sont fermées ». À la manière du héros de Camus dans L'Étranger, Hervé Jodoin porte un regard indifférent sur ce qui l'entoure. Depuis quelques semaines, il travaille à la librairie Léon. Un soir, Léon Chicoine lui ouvre la porte de son capharnaüm.

M. Chicoine, les bras étendus comme un nouveau riche qui veut faire admirer ses propriétés, paraissait ravi :

— Eh bien ! qu'est-ce que vous en pensez, Monsieur Jodoin ? me demandait-il triomphalement. Est-ce que ça vous surprend un peu ? Vous ne vous attendiez peut-être pas à trouver une pareille collection dans une petite ville comme Saint-Joachim ?

Je compris qu'il voulait que je fasse le tour des rayons et je m'exécutai. Au passage, je saisis les noms de certains auteurs : Gide, Maeterlinck, Renan, Voltaire, Zola...

10 — Hein ? Qu'est-ce que vous en pensez ? redemanda M. Chicoine l'œil animé, épiant ma réaction.

Je trouvais son attitude un peu bête. Il eût été si simple de placer ces livres avec les autres dans la boutique. Nous n'étions pas au Collège Saint-Étienne. Chicoine était maître chez lui.

15 — Qu'en pensez-vous ?

Je lui dis qu'il possédait plus de livres que je ne l'avais cru et que sa collection me paraissait assez complète.

20 Léon Chicoine me dévisagea avec un air de surprise, d'anxiété même, peut-être plus à cause du ton ennuyé de mes paroles que de leur sens. Mais sentant sans doute qu'il s'était aventuré trop loin pour reculer, il jugea séant de préciser agressivement ses positions :

– Vous vous imaginez que je maintiens ce stock dans le but de faire de l'argent ? Eh bien ! vous avez tort. C'est tout le contraire. Je le maintiens parce que je crois à la liberté individuelle.

Comme je me contentais de hocher la tête, il reprit d'un ton pugnace :

25 – S'il vous venait à l'esprit d'ébruiter cet entretien, je vous prévien que je nierais absolument tout avec la dernière énergie. Nous verrons bien, de vous qui venez d'arriver ici ou de moi qui jouis auprès de mes concitoyens d'une excellente réputation, nous verrons bien lequel des deux on croira. Ai-je besoin d'ajouter que pareille divulgation marquerait la fin de votre
30 emploi ici ?

Ce fut à mon tour de le dévisager. Son aspect me surprit. Toute coloration avait disparu de sa face. Une titillation agitait ses joues flasques. Ses yeux perçants, un peu hagards, me fixaient un instant pour glisser sur les rayons de livres et revenir à moi. Je compris soudain qu'il avait peur. Quelle
35 autre raison d'ailleurs aurait-il eue de m'attaquer ainsi, de me supposer des projets de délation, de me menacer de renvoi ?

Alors, au lieu de me fâcher, de rétorquer acerbement, j'éprouvai tout à coup de la sympathie, presque de la compassion pour Léon Chicoine. [...]

Puis il s'est mis à me recommander de ne vendre ces livres qu'à des « per-
40 sonnes sérieuses », en usant de la plus grande circonspection.

J'ai trouvé que, après le serrement de mains, risible si l'on veut mais peut-être non dépourvu d'une certaine... noblesse, le patron se replongeait trop rapidement dans des détails utilitaires. J'en éprouvai de l'humeur. D'autant plus que j'étais honteux de ma tirade ; honteux d'avoir perdu pied
45 ainsi. Avec une certaine rudesse, je lui demandai de me préciser ce qu'il entendait par « personnes sérieuses ». Il me parut un peu confus et se lança dans une explication embrouillée d'où il ressortait à peu près que les personnes sérieuses étaient celles à qui on pouvait vendre ces livres sans risques.

Bien sûr, M. Chicoine n'a pas exprimé cela en toutes lettres. Il a invoqué
50 la liberté de pensée, le droit à l'information, l'infantilisme de notre peuple, la constipation de nos censeurs, etc., etc. Je l'écoutais à peine. Non pas que, selon moi, il eût tort. Mais ça manquait, me semblait-il, de conviction.

Il a terminé en m'expliquant pourquoi il se voyait forcé de débitier les livres du capharnaüm de 75 % à 100 % plus cher que les autres : leur rou-
55 llement au ralenti faisait stagner un capital sérieux, « sans parler des autres risques... ».

Ces considérations ne m'intéressaient pas. Je l'ai dit à M. Chicoine. Que le but du capharnaüm ne fût pas purement mercantile, je n'en demandais pas davantage. Autrement, n'est-ce pas, à quoi bon ? D'ailleurs je me sentais
60 épuisé. J'ai mis la clef dans ma poche et je suis sorti.

BESSETTE, Gérard, *Le Libraire*, coll. « Poche canadien »,
Montréal, Cercle du livre de France, 1968, p. 44-46; 48-49.

LECTURE MÉTHODIQUE

1. Quel type de narrateur rencontre-t-on dans ce récit ?
Quelle influence cela aura-t-il sur le point de vue adopté ?
Référez-vous à la mise en situation pour répondre à ces questions.
2. Léon Chicoine tente de conférer à la rencontre un cachet mystérieux, secret. Montrez comment. Quelle intention ou perception de Chicoine cela révèle-t-il ?

VERS LA DISSERTATION

La littérature québécoise regorge de héros-écrivains. Nommez-en quelques-uns et prononcez-vous sur les raisons possibles d'utiliser un tel type de personnage. Pensez également aux poètes.



Hubert Aquin

C'est à Montréal que naît Hubert Aquin et qu'il entreprend ses études, plus précisément à l'École Olivier, à l'Externat classique Sainte-Croix, et au Collège Sainte-Marie. Il obtient une licence en philosophie à l'Université de Montréal. Par la suite, il s'inscrit à l'Institut des sciences politiques de Paris. Attiré par le cinéma et la télévision, il devient producteur, réalisateur puis scénariste à l'Office national du film ainsi qu'à Radio-Canada. Son engagement politique — il se joint au Rassemblement pour l'indépendance nationale (RIN) — lui vaut d'être arrêté pour port d'arme. Il est incarcéré d'abord, puis interné pendant quelque temps dans un institut psychiatrique. De 1967 à 1974, il fréquente le Collège

1929-1977

▲ Portrait : Hubert Aquin (Outremont, Fondation Lionel-Groulx).

Sainte-Marie, l'Université du Québec à Montréal et, finalement, l'Université de New York à Buffalo et l'Université Carleton à Ottawa. Un court séjour à *La Presse*, en 1975, lui permet de constater qu'il ne partage pas la politique éditoriale de ce journal. Il collabore alors au *Maclean's*, à *Voix et Images* ainsi qu'à *Liberté*. Plusieurs prix viendront saluer sa production. En 1969, il refuse le prix du Gouverneur général. Aquin mettra fin à ses jours huit ans plus tard.

Prochain épisode — 1965

« Mon livre m'écrit... »

Prochain épisode *a toutes les allures d'un thriller policier. Le héros de ce roman doit tuer l'ennemi numéro un de son organisation, le FLQ. Poursuites, chasse à l'homme s'engagent jusqu'à ce que le héros, le narrateur, et l'écrivain doutent de l'utilité de poursuivre l'œuvre romanesque.*

Le roman que j'écris, ce livre quotidien que je poursuis déjà avec plus d'aise, j'y vois un autre sens que la nouveauté percutante de son format final. Je suis ce livre d'heure en heure, au jour le jour ; et pas plus que je ne me suicide, je n'ai tendance à y renoncer. Ce livre défait me ressemble. Cet amas de feuilles est un produit de l'histoire, fragment inachevé de ce que je suis moi-même et témoignage impur, par conséquent, de la révolution chancelante que je continue d'exprimer, à ma façon, par mon délire institutionnel. Ce livre est cursif et incertain comme je le suis ; et sa signification véritable ne peut être dissociée de la date de sa composition, ni des événements qui se sont déroulés dans un laps de temps donné entre mon pays natal et mon exil, entre un 26 juillet et un 24 juin. Écrit par un prisonnier rançonné à dix mille guinées pour cure de désintoxication, ce livre est le fruit amer de cet incident anecdotique qui m'a fait glisser de prison en clinique et m'oblige, pendant des jours et des jours, à m'occuper systématiquement pour ne pas me décourager. Ce livre est le geste inlassablement recommencé d'un patriote qui attend, dans le vide intemporel, l'occasion de reprendre les armes. De plus, il épouse la forme même de mon avenir : en lui et par lui, je prospecte mon indécision et mon futur improbable. Il est tourné globalement vers une conclusion qu'il ne contiendra pas puisqu'elle suivra, hors texte, le point final que j'apposerai au bas de la der-

nière page. Je ne me contrais plus à pourchasser le spectre de l'originalité qui, d'ailleurs, me maintiendrait dans la sphère azotée de l'art inflationnaire. Le chef-d'œuvre qu'on attend n'est pas mon affaire. Je rêve plutôt d'un art totalitaire, en genèse continue. La seule forme que je poursuis confusément depuis le début de cet écrit, c'est la forme informe qu'a prise mon existence emprisonnée : cet élan sans cesse brisé par l'horaire parcellaire de la réclusion et sans cesse recommencé, oscillation binaire entre l'hypostase et l'agression. Ici, mon seul mouvement tente de nier mon isolement ; il se traduit en poussées désordonnées vers des existences antérieures où, au lieu d'être prisonnier, j'étais propulsé dans toutes les directions comme un missile débauché. De cette contradiction vient sans doute la mécanique ondulatoire de ce que j'écris : alternance maniaque de noyades et de remontées. Chaque fois que je reviens à ce papier naît un épisode. Chaque session d'écriture engendre l'événement pur et ne se rattache à un roman que dans la mesure illisible mais vertigineuse où je me rattache à chaque instant de mon existence décomposée. Événement nu, mon livre m'écrit et n'est accessible à la compréhension qu'à condition de n'être pas détaché de la trame historique dans laquelle il s'insère tant bien que mal.

AQUIN, Hubert, *Prochain épisode*, © 1992 Leméac, Montréal, Bibliothèque québécoise, 1995, p. 88-90.

LECTURE MÉTHODIQUE

1. Qui est le narrateur ? À qui s'adresse-t-il ? Quel est son but ?
2. Relevez les faits qui permettent de retracer le fil du récit. Résumez ensuite l'histoire en un paragraphe d'environ cent mots.
3. Faites le lien entre la dernière phrase de l'extrait, la biographie de l'auteur et l'extrait comme tel.

VERS LA DISSERTATION

À partir du texte d'Aquin et de celui de Jacques Godbout, *Solus Galarnau !* (*** p. 195), jugez de l'effet que peut produire sur les lecteurs un personnage-narrateur.



Jacques Godbout

Jacques Godbout est né à Montréal, dans un milieu aisé. Il est le petit-neveu d'Adélarde Godbout (→ p. 79). Après ses études classiques au Collège Jean-de-Brébeuf, il obtient un baccalauréat, puis une maîtrise ès arts à l'Université de Montréal. Il enseigne ensuite la philosophie et le français en Éthiopie de 1954 à 1957, avant d'entrer à l'Office national du film. Il s'occupera de cinéma, de théâtre, de journalisme, de radio et de télévision. Entre 1956 et 1960, Godbout signe trois recueils de poésie puis, en 1962, un premier roman, *L'Aquarium*, pour lequel il remporte le prix France-Canada. *Salut Galarneau !*, son troisième roman, paraît en 1967. L'auteur poursuivra sa carrière dans divers médias : le cinéma, la radio, la télévision, la littérature, la presse écrite. Il est actuellement éditeur aux éditions du Boréal.

Né en 1933

▲ Portrait : Jacques Godbout (Montréal, Bibliothèque nationale du Québec).

Salut Galarneau ! — 1967

« Il va parler de lui, de toi, c'est simple... »

François, propriétaire du kiosque « Au roi du hot dog », se souvient en écrivant son journal de la conversation qu'il a eue avec son frère Jacques et son amie Marise Doucet. Cette dernière lui avait suggéré de se lancer dans l'écriture.

— Mon frère, ce qui est promis est promis. Je te l'ai dit dimanche : je vais t'aider, te corriger tes fautes si tu veux. Mais ça n'est pas à moi de te dire comment faire ton livre. Imite qui tu veux, si t'es génial ça ne paraîtra pas, mais autrement, copie-toi toi-même. C'est une bonne idée ce livre, mais fais à ton idée, tu es d'accord, Marise ?

Marise et Jacques ont discuté à ce propos, elle soutenait qu'il faut imiter d'abord pour savoir comment faire ensuite. Elle voulait que j'écrive une histoire policière, avec des hommes fatals, des femmes vénales, des chalets abandonnés piqués sur des rochers au bord de la mer, des histoires de collier. Elle lit beaucoup Peter Cheney, elle l'imagine comme ses héros, elle voudrait que je sois un autre probablement, un écrivain avec une fossette en plein milieu du menton. Elle porterait des robes pailletées, on fréquenterait des journalistes, le beau monde l'attire, elle regarde trop la télévision ; c'est dans *Écho-Vedettes* qu'elle prend toutes ces idées, mais, moi, je ne veux pas tricher. Avec sa volonté, si elle avait épousé un avocat, elle en aurait fait un ministre. Faut pas ambitionner sur l'ambition. Jacques, lui, qui sait ce que c'est (il fait des textes pour Radio-Canada *and all that stuff*, mais vous ne le connaissez pas sous son vrai nom, Jacques Galarneau, parce qu'il utilise en ce moment un nom de plume. C'est qu'il veut faire des livres sérieux un jour, quand il aura le temps, si jamais il arrête de faire de l'argent comme il en fait, et de changer d'auto tous les printemps). Jacques, qui sait mieux que Marise, disait :

— Tout ce que tu devrais écrire, c'est ce qui te tient à cœur, pense pas à ceux qui vont te lire, il y a des gens qui comprendront.

- Mais s'il n'écrit pas un livre policier, qu'est-ce qu'il peut faire, pas un roman d'amour ?

- Tu te rappelles, François, les romans-photos de maman ?

- J'aurais peur de les répéter.

30 - Ma chère Marise, il va parler de lui, de toi, c'est simple.

- De moi ?

- Je n'ai pas le droit, peut-être ?

Marise tournait en rond autour de la Chrysler de Jacques, elle tenait un casseau de patates et les mangeait avec méthode, comme un oiseau
35 apprivoisé. Jacques était assis sur l'aile de la voiture, je lui ai offert une Buckingham en essuyant mes doigts sur mon tablier, j'avais un sourire de premier communiant.

Marise :

- Jacques, tu me ramènes à la maison ?

40 - Bien sûr. Salut, François.

- Salut, Galarneau ! Bonjour, Soleil !

- (Jacques à Marise) c'est papa qui disait ça en se levant le matin. Il disait : notre père à tous c'est le soleil, il s'appelle Galarneau lui aussi, comme nous. Il nous regarde de là-haut, mais il est de la famille.

45 La voiture en démarrant a lancé des pierres contre le côté du stand, ils sont partis comme des fous, tous les deux. Je ne leur ai pourtant rien demandé, je n'ai jamais demandé quoi que ce soit à personne. C'est même Marise qui est allée, mardi dernier, chercher les deux gros cahiers bleus chez Henault's Drugstore (il aurait pu appeler ça la *Pharmacie* Hénault, le sacrement, mais il est tellement content, Hénault, de savoir parler anglais que si
50 sa femme lui dit : je t'aime plutôt que *I love you*, il ne peut plus bander. Colonisé Hénault : une couille peinte en Union Jack, l'autre aux armoiries du pape !).

GODBOUT, Jacques, *Salut Galarneau !*, coll. « Points », Paris, © Seuil, 1995, p. 57-59.

LECTURE MÉTHODIQUE

1. Marise et Jacques ne sont pas du même milieu. Montrez en quoi leurs conceptions de la littérature diffèrent.

2. Quelle image de la réussite les personnages présentés dans cet extrait projettent-ils ?



Jean-Paul Desbiens

Jean-Paul Desbiens, mieux connu en littérature sous le nom de frère Untel, est né à Métabetchouan (Lac-Saint-Jean). Il fait ses études chez les Frères maristes et prend la soutane. Après avoir obtenu un baccalauréat ès arts à l'Université de Montréal, en 1956, et une licence en philosophie à l'Université Laval, deux ans plus tard, il enseigne à Chicoutimi puis à Alma. Son essai *Les Insolences du Frère Untel* paraît sous forme de lettres adressées au *Devoir* en 1959, avant d'être publié par les éditions de l'Homme un an plus tard. En raison de certaines pressions, Desbiens quitte le Québec pour la Suisse. Il y fera un doctorat en philosophie entre 1961 et 1964. De retour au Canada, il occupe des fonctions de direction au ministère de l'Éducation, puis devient éditorialiste à *La Presse* entre 1970 et 1972. Il dirigera le campus Notre-Dame-de-Foy à Cap-Rouge jusqu'en 1978, avant d'être nommé provincial des Frères maristes.

Né en 1927

▲ Portrait : Jean-Paul Desbiens ; photo P. Quitemelle, Publiphoto.

Les Insolences du Frère Untel — 1960

« Le joul est une langue désossée... »

L'essai comporte deux parties : « Frère Untel démolit » et « Frère Untel ramollit ». L'extrait qui suit est tiré de la première partie. L'auteur y fait une analyse de l'échec de l'enseignement du français et s'en prend au joul.

Le 21 octobre 1959, André Laurendeau publiait une *Actualité* dans *Le Devoir*, où il qualifiait le parler des écoliers canadiens-français de « parler joul ». C'est donc lui, et non pas moi, qui a inventé ce nom. Le nom est d'ailleurs fort bien choisi. Il y a proportion entre la chose et le nom qui la désigne. Le mot est odieux et la chose est odieuse. Le mot joul est une espèce de description ramassée de ce que c'est que le parler joul : parler joul, c'est précisément dire joul au lieu de cheval. C'est parler comme on peut supposer que les chevaux parleraient s'ils n'avaient pas déjà opté pour le silence et le sourire de Fernandel.

Nos élèves parlent joul, écrivent joul et ne veulent pas parler ni écrire autrement. Le joul est leur langue. Les choses se sont détériorées à tel point qu'ils ne savent même plus déceler une faute qu'on leur pointe du bout du crayon en circulant entre les bureaux. « L'homme que je parle » — « nous allons se déshabiller » — etc. ne les hérisse pas. Cela leur semble même élégant. Pour les fautes d'orthographe, c'est un peu différent ; si on leur signale du bout du crayon une faute d'accord ou l'omission d'un s, ils savent identifier la faute. Le vice est donc profond : il est au niveau de la syntaxe. Il est aussi au niveau de la prononciation : sur vingt élèves à qui vous demandez leur nom, au début d'une classe, il ne s'en trouvera pas plus de deux ou trois dont vous saisirez le nom du premier coup. Vous devrez faire répéter les autres. Ils disent leur nom comme on avoue une impureté.

Le joul est une langue désossée : les consonnes sont toutes escamotées, un peu comme les langues que parlent (je suppose, d'après certains disques) les danseuses des Îles-sous-le-vent : oula-oula-alao-alao. On dit : « chu pas

25 apable », au lieu de : « je ne suis pas capable » ; on dit : « l'coach m'enveille
 cri les mit du gôleur », au lieu de : « le moniteur m'envoie chercher les gants
 du gardien », etc. Remarquez que je n'arrive pas à signifier phonétiquement
 le parler joul. Le joul ne se prête pas à une fixation écrite. Le joul est une
 décomposition ; on ne fixe pas une décomposition, à moins de s'appeler
 30 Edgar Poe. Vous savez : le conte où il parle de l'hypnotiseur qui avait réus-
 si à geler la décomposition d'un cadavre. C'est un bijou de conte, dans le
 genre horrible.

Cette absence de langue qu'est le joul est un cas de notre existence, à nous,
 les Canadiens français. On n'étudiera jamais assez le langage. Le langage est le
 35 lieu de toutes les significations. Notre inaptitude à nous affirmer, notre refus
 de l'avenir, notre obsession du passé, tout cela se reflète dans le joul, qui est
 vraiment notre langue. Je signale en passant l'abondance, dans notre parler,
 des locutions négatives. Au lieu de dire qu'une femme est belle, on dit qu'elle
 n'est pas laide ; au lieu de dire qu'un élève est intelligent, on dit qu'il n'est pas
 40 bête ; au lieu de dire qu'on se porte bien, on dit que ça va pas pire, etc.

J'ai lu dans ma classe, au moment où elle est parue, *l'Actualité* de
 Laurendeau. Les élèves ont reconnu qu'ils parlaient joul. L'un d'eux,
 presque fier, m'a même dit : « On est fondateur d'une nouvelle langue ! » Ils
 ne voient donc pas la nécessité d'en changer. « Tout le monde parle comme
 45 ça », me répondaient-ils. Ou encore : « On fait rire de nous autres si on
 parle autrement que les autres » ; ou encore, et c'est diabolique comme
 objection : « Pourquoi se forcer pour parler autrement, on se comprend ». Il
 n'est pas si facile que ça, pour un professeur, sous le coup de l'improvisa-
 tion, de répondre à cette dernière remarque, qui m'a véritablement été faite
 50 cette après-midi-là.

Bien sûr qu'entre jouaux, ils se comprennent. La question est de savoir si
 on peut faire sa vie entre jouaux. Aussi longtemps qu'il ne s'agit que
 d'échanger des remarques sur la température ou le sport ; aussi longtemps
 qu'il ne s'agit de parler que du cul, le joul suffit amplement. Pour échan-
 55 ger entre primitifs, une langue de primitif suffit ; les animaux se contentent
 de quelques cris. Mais si l'on veut accéder au dialogue humain, le joul ne
 suffit plus. Pour peindre une grange, on peut se contenter, à la rigueur,
 d'un bout de planche trempé dans de la chaux ; mais pour peindre la
 Joconde, il faut des instruments plus fins.

DESBIENS, Jean-Paul, *Les Insolences du Frère Untel*, Montréal,
 les Éd. de l'Homme, 1960, p. 23-26.

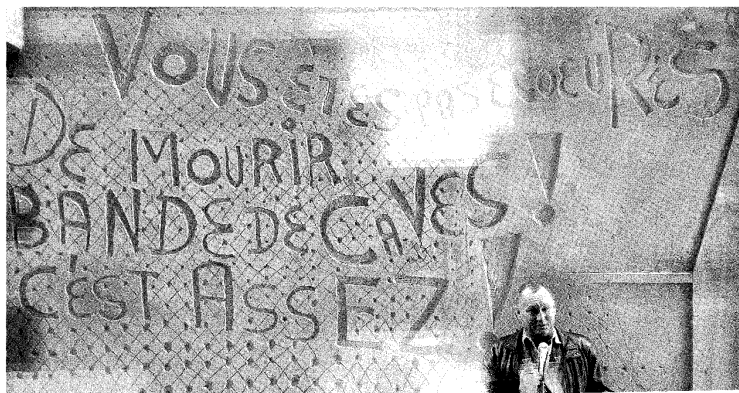
▼ Jordi Bonet (1932-1979), *Mort-Espace-Liberté* [sur des phrases de Claude Péloquin, né en 1942], 1969
 (béton naturel brut, triptyque dont les volets s'étendent sur les murs intérieurs nord, est et sud de la galerie
 attenante à la salle Louis-Fréchette ; Québec, Grand Théâtre de Québec).

LECTURE MÉTHODIQUE

1. Quelle description l'auteur fait-il du joul ? Selon lui, quelles parties constitutives de la langue sont touchées ?
2. Quelles raisons donne-t-on pour justifier le parler joul ? Quelles objections l'auteur fait-il ?



N
 ▲ Portrait
 réal, Bibli



4. L'aventure de l'écriture

*A*près leur première nuit, le matin, Philomène était partie travailler. Et le soir, elle n'était pas rentrée chez elle au cas où Ti-Jean l'aurait attendue. Elle était allée chez Louise. Elle ne voulait pas revoir Ti-Jean. Ti-Jean l'avait cherchée durant trois soirs d'affilée. Il était retourné au restaurant où il avait rencontré Philomène et il avait fait connaissance avec l'amie de Philomène,⁵ Louise. Tassée dans un coin, Louise lui avait donné son adresse. Durant deux matins d'affilée, Philomène n'était pas entrée à la manufacture. De peur que Ti-Jean arrive à la découvrir là-bas. Elle craignait d'avoir à subir l'autorité sans répliques de ce costaud un peu trop brutal. Elle avait perdu sa djobbe.

¹⁰ Ti-Jean était arrivé à minuit chez Louise. Il l'avait trouvée couchée avec Yves.

- Comment qui s'appelle lui calvaire !
- Voyons, Ti-Jean, voyons, Ti-Jean...

– Pas d'affaires crisse, comment qu'y s'appelle c'te morviat-là !

15 – Fais pas l'fou, Ti-Jean, y s'appelle Yves, fais pas l'fou.

Philomène courait tout nue dans l'appartement, elle cherchait son pydjama. Yves ne disait rien. Il avait tiré le drap sur lui. Il était un peu éberlué. Surtout endormi.

20 – Ben, Yves, sors d'icitte crisse ! T'as pas d'affaires à y pogner l'cul. C'est ma plote pour tout l'temps astbeure ! Mets-toé ben ça dans ton casse sale !...

– Comment...

– M'as t'sortir si tu sors pas !

Ti-Jean mesure cinq pieds et huit pouces. Il est roffe avec lui comme avec les autres. Quand il veut quelque chose, y a personne pour le faire démordre. Il pèse 25 cent cinquante livres. Il a des yeux grands comme des trente sous. Bruns. Il beugle.

Avec lui Philomène avait peur de personne, mais bonyeu...

Il avait défoncé la porte pour entrer. La concierge s'était réveillée et elle était montée dans la chambre à Louise en entendant les cris de Ti-Jean.

30 – Si vous arrêtez pas j'appelle la police. Ç'a-tu du bon sens.

Yves était sorti finalement, complètement éveillé. Les voisins cognaient au plafond, au plancher, dans les murs, « vos yeules ! » Philomène osait pas trop se montrer, quand la concierge l'a vue, elle a glapi qu'elle avertirait la vraie locataire de plus laisser n'importe qui coucher chez elle, que c'était pas normal 35 ces affaires-là... Philomène avait eu à quitter Louise le lendemain même à la demande expresse de la concierge.

Philomène avait promis d'abord à la concierge puis ensuite à Louise, de payer les dégâts causés à la porte. C'est Ti-Jean qui avait finalement payé. Il voulait se faire pardonner par Louise. Par Philomène aussi. Mais Louise avait 40 quand même un petit côté grassette pas mal ragoûtant.

RENAUD, Jacques, *Le Cassé*, Montréal, © TYPO, 1990, p. 21-23.